

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 19 SEPTEMBRE 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Chronique européenne, par Rodolphe Brunet.—Poésie : Ste-Agathe, par E. B.—Correspondance du Brésil, par P.-B. de Boucherville.—Inutiles regrets, par Léon Féval.—Nouvelle : Désabusé, par Mirolo.—Expiation héroïque, par G. Vrière.—Onze cents milles en bicycle.—Le voyage du Dr Nansen au pôle Nord.—Poésies : Sonnets (avec encadrement).—Les petits espions.—Les eaux gazeuses, par A. F.—Petite poste en famille.—Récréations en famille (avec gravures).—Nouvelles à la main.—Régus.—Choses et autres.—Les Echecs.—Enigmes.—Feuilleton : En détresse.

GRAVURES.—Beaux-Arts : Les petits espions.—La rencontre du Dr Nansen, l'explorateur du pôle Nord.—Portraits : Le Dr Nansen ; M. Frederick Jackson.—A travers le Canada : d'Ottawa à Montréal : Vues des bâtisses du parlement et de l'hôtel Russell ; Ea rivière Ottawa ; L'Original ; Grenville ; Rapides de Lachine.—Régus.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

A BATONS ROMPUS

C'est au moment où les oiseaux, ces amants de la liberté, préparent leurs ailes pour s'envoler sous des cieus plus cléments qu'on enferme les écoliers en cage. Sur ce point, je connais beaucoup d'écoliers, pour ne pas dire tous, qui troqueraient leur plume de *pensums* contre la plume de la gente ailée, tant il est vrai que la liberté, la vraie, la saine, celle du grand air, est innée dans le cœur de tout homme et de tout oiseau.

En effet, les lourdes portes des écoles, portes qui font à quelques-uns l'effet de portes de prisons, viennent de s'ouvrir et de se refermer pour dix longs mois. Pour moi, je n'ai jamais compris cette claustration qui apeure et atrophie certaines intelligences, lesquelles, à l'instar des plantes du bon Dieu, ont besoin d'air pour s'épanouir sous le regard ensoleillé des cieus.

Enfin ! c'est la coutume. Les voilà donc enfermés pour dix mois, ces chers tapageurs angéliques, musique infernale des foyers, et je les plains de tout mon cœur. Oui, je les plains, car les voilà condamnés à manger le classique *chiard*, aussi indigeste que Tacite ou Cicéron, et, ce qui est plus terrible, les voilà condamnés... peut-être à mort, en respirant, dans les dortoirs, les miasmes, les microbes contagieux et infectieux de certaines maladies organiques.

Oh ! je sais bien qu'on va me traiter d'alarmiste, de chercheur de petite bête. Non, je suis rien moins que tout cela, et si je parle de la chose, toutefois avec le respect et l'admiration qu'on doit aux maisons d'instruction qui honorent le Canada, c'est qu'il me semble qu'il y a là une lacune à remplir, quelque chose que le Progrès et la Civilisation—car nous sommes encore loin d'être civilisés—nous aideront à accomplir.

En attendant que cela arrive, imitons donc les Anglais qui n'enferment pas leurs enfants, ou mieux encore, les Japonais qui instruisent leurs enfants en plein air, parmi les Lotus et les Chrysanthèmes. De la sorte, l'esprit, le corps et la santé en profitent. En outre, avec notre système d'éducation et d'instruction trop enfermé, trop claustral, trop cellulaire, on forme des nerveux, des sensibles, des *sentimenteux*, et on ne peut plus quitter papa ou les jupons de sa maman sans avoir la larme à l'œil. Ainsi va-t-on au collège : on pleure ; entreprend-t-on un long voyage : on pleure ; part-on pour l'armée : on s'alarme ; marie-t-on ses enfants : on pleure de se quitter, de se séparer. Que diable ! on pleure bien assez quand un être chéri et aimé meurt, et, à ce sujet, j'ai connu un homme qui est mort en pleurant...

C'était un gendre qui venait de perdre sa belle-mère.

* *

Donc, comme les Anglais, que je ne cesserai de citer tant ils sont pratiques, un peu plus de liberté dans notre système d'éducation, d'instruction, et nous aurons moins de *gâteux*.

Regardez-les, eux, ces envahisseurs d'affaires, ils envoient leurs enfants de Londres, à Saïgon ou à Pondichéry, et l'instruction forte et solide du Président actuel de la République Française est certainement due à ce que son père l'a lui a, en partie, fait faire en Angleterre.

Aussi, comme vous le savez, depuis, Faure a bien employé son *temps*...

* *

Une chose qui me surprend fort, à propos de ces chers et bruyants *escholiers*, lesquels vont faire gagner le paradis à leurs *pions* et professeurs, c'est que, durant leurs vacances, ils n'ont pas de devoirs à faire. Au moins, c'est ce qu'on m'a affirmé, et cela pour ne pas fatiguer leur intelligence.

Si c'est vraiment le cas, la chose me paraît déplorable, et nul doute que les chefs d'institutions y remédieront.

Pourquoi ne pas faire comme en France, où on donne à chaque élève un devoir facultatif à faire : écriture, dictée, arithmétique, etc., ce qui tient l'élève en haleine et ce qui est pour lui un stimulant car, à la rentrée des classes, des récompenses sont décernées aux plus méritants. C'est comme qui dirait une nouvelle distribution de prix. L'enfant ne pourrait qu'y gagner, et le maître aussi, car le sujet n'aurait pas désappris en deux mois bien des choses qu'il savait, et cela en courant uniquement après des papillons ou en attrapant des lézards qu'il se fait fête d'avance de mettre dans le lit du *pion*.

Oh ! heureux temps si vite disparu, quand reviendras-tu ?...

* *

Le temps est aux ouvertures. En effet, après l'ouverture des écoles, l'ouverture de la chasse et l'ouverture de l'exposition. Parlons donc de celle de la chasse. Entendez-vous, sous bois, le son du cor ?

« Allons, chasseurs, vite en campagne, Ton-ton, ton-ton, tontaine, ton-ton. »

C'est le départ du chasseur.

Plus tard, c'est l'hallali : la poursuite vertigineuse du cerf. Enfin, à la tombée de la nuit, c'est la mort du royal couronné des forêts.

Comme tout roi qui tient de race, il meurt en combattant. Alors, les dépouilles appartiennent aux vainqueurs ; on fait la part des chiens, des invités et des hôpitaux. Noble coutume ! En effet, surtout en France, après toute chasse faite par le chef de l'Etat, une part du gibier est distribuée aux hôpitaux, et si

les récipiendaires n'ont pas eu les plaisirs et les émotions de la chasse, il en ont du moins le profit, le bénéfice, la satisfaction... gastronomique.

Ce plaisir présidentiel vaut mieux que le plaisir royal de tirer sur les hommes, comme le faisait autrefois certain roi de France, du haut du balcon du Louvre. Mais, passons, et occupons-nous de la simple chasse élémentaire, et du menu fretin.

D'abord, à en croire presque tous les chasseurs, qui sont loin d'être des blagueurs, s'il n'y a plus de gibier, ou bien s'il y en a peu, c'est qu'ils l'ont tout tué, ce qui ne les empêche pas de revenir courbés sous le poids de leurs exploits cynégétiques.

Pour moi, j'en ai connu un qui était tellement favorisé de saint Hubert, que, ne pouvant plus faire porter de gibier par son chien, ni par lui-même, car tous deux en étaient chargés, était obligé de blesser les pièces qu'il tirait à l'arrière-train, et de les conduire chez lui en cul-de-jatte.

Mais je m'arrête, car vous pourriez me prendre pour un chasseur.

Or, je ne le suis qu'à la fourchette, comme vous le prouvera le fait suivant.

Invité à dîner, il y a quelques années, par un chasseur émérite, je poussai, au milieu du repas, un cri.

—Qu'avez-vous ? me demande mon amphitryon.

—C'est un grain de plomb qui vient de me tomber sous la dent.

Soutenez donc, à présent, que je ne tue pas mon gibier...

Or, lecteurs, ce gibier n'était autre chose que du homard en conserve, et j'avais eu la malchance de rencontrer le plomb de soudure de la boîte...



CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, 20 août 1896.

Le *Journal*, d'aujourd'hui, publie un remarquable article de M. Ernest Jurgle, sur l'ex-Père Hyacinthe dont on avait signalé la présence aux vêpres de Notre-Dame, le jour de l'Assomption.

Perdu dans la foule des fidèles, les yeux fixés sur cette chaire témoin de ses plus beaux triomphes oratoires, alors qu'il interprétait magistralement la parole divine, l'ancien prêtre que n'avait pas revu Notre-Dame depuis 1869, avait paru, en effet, vivement impressionné par la cérémonie qui s'achevait et était resté longtemps dans un profond recueillement.

Et nous avons tenu, dans ces circonstances, à savoir ce qu'il pouvait y avoir de fondé dans les bruits mis en circulation à son sujet, et nous avons été demander à M. Loyson lui-même de nous éclairer.

Avenue d'Inkermann, dans un des coins les plus ombragés et les plus mystérieux du parc de Neuilly, une maison d'apparence modeste, plutôt étroite, une de ces demeures bourgeoises que Gondinet, jadis, avait qualifiées du sobriquet de *concessions à perpétuité*, enserrée entre d'autres chalets aussi modestes et aussi dénués d'agrément.

C'est là que s'est retiré M. Loyson, en compagnie de sa femme, une Américaine fort gracieuse, et de son fils unique, un grand jeune homme de vingt-quatre ans, licencié es-lettres, qui prépare l'agrégation, ce qui ne l'a pas empêché, d'ailleurs, d'épouser, lui aussi, tout récemment, une charmante jeune fille de la colonie américaine.

Assez grand, le crâne chenu, entouré de cheveux grisonnants dont les boucles retombent sur une sorte de soutane en madapolam noir, le front haut dépourvu de rides, le nez arqué, marquant l'énergie, cependant que derrière des lunettes d'or teintées de rose deux yeux très vifs vous dévisagent, tel apparaît, en son cabinet de travail tendu d'étoffes orientales, l'ancien frère prêcheur dont les hasards de la vie devaient faire plus tard l'ami de Ferry et de Renan.

—Que faut-il penser de votre retour au sein de l'Eglise romaine ?

A cette interrogation, M. Loyson lève les yeux au ciel, puis me regardant fixement comme s'il voulait m'empêcher de surprendre une émotion vite contenue :

—A supposer que j'y fusse résolu, me dit-il, comment ce retour pourrait-il s'opérer ? Il faudrait pour cela que j'abandonnasse ma femme, dont tout le dé